



SciencesPo.

CERI
CNRS



SciencesPo.

CEE

Compte-rendu de la cinquième séance du séminaire CEE-CERI,

Les sciences sociales en question :

controverses épistémologiques et méthodologiques

**LE RIRE EN REGIME AUTORITAIRE : UNE APPROCHE INTERPRETATIVE
DE LA RESISTANCE EN SYRIE**

Lisa Wedeen, professeure en science politique à l'université de Chicago

14 février 2012

Florence Faucher (Sciences Po, CEE) introduit la cinquième séance du séminaire qui a pour invitée Lisa Wedeen, professeure en science politique à l'université de Chicago. A la suite de la présentation de Wedeen, Aurélie Daher, post-doctorante à l'université d'Oxford, et Jean-Pierre Filiu, politiste et historien (Sciences Po, CERI), auteur de nombreuses publications dont les dernières ont pour objet les révolutions arabes, ont ouvert la discussion qui s'est poursuivie avec l'ensemble des auditeurs/trices.

1. Lisa Wedeen

Lisa Wedeen présente l'avancée de ses dernières recherches en date portant sur le rôle de l'idéologie dans le moment politique présent, en s'appuyant sur le cas de la Syrie. La démonstration se construit en trois temps : les ambiguïtés de la domination dans le temps présent, le rôle de l'idéologie néolibérale en régime autoritaire, les considérations méthodologiques.

a) Ambiguïtés de la domination

Wedeen rappelle d'abord la problématique au centre de son ouvrage *Ambiguities of Domination* : pourquoi le régime dépense-t-il des ressources substantielles pour la reproduction du culte de Hafez el-Assad alors que l'obéissance est la norme ? Sur la base d'un travail ethnographique de deux ans et demi, Wedeen confirme que sous Hafez el-Assad (1970-2000) les Syriens reconnaissaient les aspects autoritaires du régime mais trouvaient dans le même temps les moyens de les contourner. Wedeen se demande dans quelle mesure les nombreuses caricatures de la vie politique, mais aussi les films et les comédies télévisuelles satiriques, peuvent coexister avec un pouvoir omnipotent et autoritaire. En d'autres termes, dans quelle mesure ces « victoires » artistiques peuvent-elles devenir des chemins de résistance politique effectifs ?

Wedeen propose deux réponses. Ces pratiques artistiques sont politiquement efficaces dans la mesure où elles luttent contre l'atomisation de la société. Alors que de voir autrui obéir peut donner une impression d'isolement terrible, un fou rire partagé, la popularité d'un sketch comique, la circulation de dessins animés et d'histoires transgressives permettent de prendre conscience du fait que l'on partage le même quotidien. Par ailleurs, paradoxalement, cette reconnaissance partagée d'une obéissance involontaire renforce le culte voué au dictateur. En d'autres termes, le culte voué à Hafez el-Assad était d'autant plus puissant qu'il était incroyable.

b) Le néolibéralisme comme idéologie

Le terme « néolibéralisme » est controversé. Polysémique, il désigne, au moins, quatre phénomènes différents d'économie politique, généralement associés : 1) la stabilisation macroéconomique par des politiques monétaristes censées favoriser une faible inflation et un faible endettement public ; 2) la dérégulation financière ; 3) la privatisation des actifs publics ; 4) le retrait de l'Etat-providence. Ces différentes variables ne convergent pas nécessairement et affectent la population de manières différentes.

La principale caractéristique de la domination idéologique néolibérale est qu'elle rend plus diffuse la distinction entre démocratie et dictature qui est plus perméable que l'on ne le pense. L'idéologie néolibérale n'est pas pour Wedeen un ensemble de « propositions

abstraites », une vision du monde hors de la vie quotidienne. Au contraire, « l'idéologie est cette densité d'un monde réel qui « modélise » des propositions abstraites en les rendant « vivables » ». Elle évoque également la notion de « pouvoir négatif » développée par Alain Badiou. Selon celui-ci, le temps présent est un « intermède » où des mécontentements s'expriment sans pour autant conduire à une prise de conscience collective. Appeler à la liberté et à la dignité peut être appréhendé comme une étape nécessaire pour éliminer le despotisme et la corruption organisée. Toutefois, il reste difficile de savoir si ces expériences de contestation peuvent être le catalyseur d'une politique alternative. L'idéologie islamique peut formuler d'importantes critiques du système politique laïque et déplorer les injustices qui accompagnent le retrait de l'Etat-providence mais elle n'offre pas, pour l'instant, de politique cohérente et ne constitue pas une option alternative au capitalisme néolibéral.

c) Réflexions sur la méthode interprétative

Enfin, Wedeen trace quelques pistes de réflexion sur l'interprétation en sciences sociales, méthode sur lequel repose son travail. Si le terme d'interprétation est large, il est possible de s'entendre sur quatre dimensions principales largement partagées aujourd'hui en sciences sociales.

Les interprétativistes considèrent le savoir, notamment scientifique, comme historiquement situé et imbriqué dans les relations de pouvoir. Ils sont également constructivistes dans le sens où ils voient le monde comme socialement fabriqué. Les présuppositions et les classifications se référant à un phénomène sont considérées comme construites plutôt que naturelles. Ainsi, l'origine ethnique ou la race n'existent pas en dehors des conditions sociales qui construisent de telles classifications. Les interprétativistes ont tendance à éviter les hypothèses individualistes caractéristiques des tenants du choix rationnel et de la littérature behavioriste. Si certains d'entre eux insistent, comme Bourdieu, sur l'importance des individus, d'autres comme Butler, Asad ou Mahmood, s'interrogent sur le sens même à donner à la notion d'agent. Les idées, les croyances, les valeurs, les préférences et les décisions sont, selon Wedeen, toujours ancrées dans le monde social constitué de relations humaines, linguistiques, institutionnelles et pratiques. Enfin, les interprétativistes s'intéressent particulièrement à la langue et à d'autres systèmes symboliques définis par la notion de « culture ». Malgré les ambiguïtés conceptuelles inhérentes au terme même, Wedeen considère que l'anthropologie a permis des développements prometteurs permettant de comprendre et d'opérationnaliser la « culture » comme « pratique sémiotique ».

Une interprétation ethnographique pourrait mettre en exergue les tensions et les contradictions de la vie quotidienne, à condition de produire un travail ethnographique rigoureux en évitant le piège de la description romanesque.

2. Aurélie Daher

Après avoir souligné que le papier de Wedeen est particulièrement bien structuré théoriquement, méthodologiquement et empiriquement, Aurélie Daher formule deux remarques principales.

La première porte sur la situation politique en Syrie. Elle insiste sur les éléments de réponse à la question du « comment » analyser les mobilisations sociales à Damas et Alep et ailleurs (Daher fait le lien avec le terrain libanais de ses recherches portant sur les mobilisations sociales autour du Hezbollah) apportés par Wedeen, lors de sa présentation des différents groupes sociaux en interaction. Selon Daher, si les leaders des mouvements sociaux ne peuvent porter « qu'un » message d'indignation (sans programme, sans « option alternative crédible »), leur légitimité découlant de leur capacité à mobiliser, demeurera limitée. Elle considère avec intérêt l'analyse interprétative de l'« identité collective » (le bien/le mal ; eux/nous) qui, selon elle, permet de comprendre la mobilisation des acteurs et pourquoi ceux-ci sont ou non parties prenantes d'un mouvement (*in or out*). Daher note que Wedeen n'évoque pas le terme d'« identité collective » mais que celui-ci fait implicitement partie de son analyse.

La seconde remarque concerne la théorie des mouvements sociaux (*Social Movement Theory*, SMT). Alors que la plupart des analyses se concentrent sur les acteurs organisant des mobilisations, Daher invite à apprécier la réception de ces actions en étudiant non seulement le processus *top-down*, des « entrepreneurs » des mobilisations vers les « militants » mais également le processus *bottom-down*. Il s'agit de sortir d'une analyse unidirectionnelle centrée sur les émetteurs et selon laquelle les récepteurs seraient passifs.

3. Jean-Pierre Filiu

Jean-Pierre Filiu (Sciences Po, CERI) dit d'abord son admiration pour le travail de Wedeen. Il évoque ensuite le détournement par le régime de Bachar el-Assad d'une interview supposée d'Olivier Roy, sur France 2 en faveur du régime et traduite à la télévision nationale syrienne. Sur un ton ironique, Filiu s'exclame : « *Social Sciences matter for Bachar al-Assad !* ».

De son premier (1980) à son dernier (2007) séjour en Syrie en passant par la période de trois ans durant laquelle il y a vécu, Filiu considère le pays comme un lieu où l'on pouvait, dans une perspective de « domination acceptée » décrite par Wedeen, rire parce que l'on pouvait « être entre soi » contrairement à la Tunisie de Ben Ali où il n'était jamais certain que la situation soit sûre. L'acte de rire était *de facto* exclu parce que dangereux.

L'humour a une place importante en Syrie. Les blagues, notamment post-soviétiques (« blagues KGB ») très appréciées des Syriens – mais pas toujours comprises, note Filiu, des étudiants de Sciences Po –, ne sont pas éloignées de la réalité du pays. Pour expliquer

la force du rire, Filiu réfléchit à partir de Marcuse et de Brecht. De Marcuse (*cf. L'Homme unidimensionnel*), il rappelle le concept de « dé-sublimation répressive » selon lequel le rire permettrait une satisfaction immédiate des désirs. Filiu prend l'exemple d'un concert des Rolling Stones, où les fans, après en avoir appelé à la révolution durant deux heures, n'auraient plus envie de descendre dans les rues. De Brecht, il évoque la notion de « catharsis révolutionnaire ». Le théâtre n'est pas un exutoire comme chez Marcuse mais au contraire un catalyseur poussant à l'action collective révolutionnaire.

Pour analyser la situation syrienne actuelle, Filiu est plus convaincu par l'idée de « catharsis révolutionnaire ». Il donne pour exemple les habitants de Homs qui se moquent de la Ligue arabe en s'habillant en guenilles et finissent par s'en remettre à un pigeon, colombe de remplacement. Sous-entendu : ces représentants qui devraient venir nous aider, nous sauver sont des misérables !... Selon Filiu, ces actes de résistance par la créativité représentent une sorte de contre-culture qui correspondrait au négatif révolutionnaire des séries télévisées qu'évoque Wedeen. Il ne s'agit pas d'une adaptation néolibérale au régime autoritaire mais d'une subversion.

Enfin, Filiu évoque les mobilisations « par le bas » comme le reportage réalisé par Jonathan Littell qui raconte ses va-et-vient entre le Liban et la Syrie. Il voit dans ce dernier pays une révolution dans tous les sens du terme, d'une part dans le renversement du régime, d'autre part dans la reconstitution du pays « par le bas » grâce à une « auto organisation » (hors des syndicats ou des partis politiques), par exemple par la constitution de comités qui choisissent leurs représentants puis se mettent en réseaux, phénomène nouveau dans le monde arabe pour lequel il note un manque de littérature et de travaux empiriques.

La discussion se poursuit avec la salle autour des outils méthodologiques permettant de mesurer ces comportements de résistance et de contestation, de la définition de la résistance en régime autoritaire et plus précisément de celle de « résistance créatrice », de l'existence d'un clivage homme/femme dans le cadre des mouvements de contestation, de la comparaison des situations syrienne et iranienne ou encore de la manière de théoriser le présent.